

" Adieu, Sire, que Dieu vous protège et sauve la France !"
C'est enfin l'aurore lointaine de ce jour de triomphe que tous les oracles ont annoncé, que chantait Victor Hugo lui-même :

O joie ! ô triomphe ! ô mystère !
Il est né, l'enfant glorieux,
L'ange que promet à la terre
Un martyr partant pour les cieux !...

Honneur au rejeton qui deviendra la tige !
Henri, nouveau Joas, sauvé par un prodige,
A l'ombre de l'autel croitra vengeur du sort.
Un jour de ses vertus notre France embellie,
A ses sœurs, comme Cornélie,
Dira : Voilà mon fils : c'est mon plus beau trésor.

CAUSERIE.

En France, où il est d'usage de donner des étrennes à toutes les dames que l'on connaît, ceux dont les relations sont plus étendues que la bourse garnie, voient arriver avec effroi le jour de l'an. J'en ai vu qui s'absentaient de Paris huit jours d'avance, et ne revenaient qu'au milieu de janvier, pour ne pas avoir à payer ce tribut au-dessus de leurs forces.

L'usage des étrennes est moins répandu chez nous. On n'en donne guère qu'aux enfants et aux intimes. Mais il y a une autre coutume du jour de l'an que beaucoup redoutent ici à l'égal des étrennes en France : je veux parler des visites aux parents, aux amis, aux connaissances même les plus accidentelles.

Ce serait peu de chose que ces visites, si l'on pouvait comme en France, se contenter d'aller porter sa carte à la porte et d'en corner le coin, ou même de l'envoyer par un valet ou par la poste. Mais il faut, parmi nous, que l'on aille de sa personne chez ceux que l'on honore d'une visite.

J'en connais qui ont une telle répugnance pour les visites du jour de l'an, qu'ils les appellent la *corvée annuelle*. Ils cherchent toutes sortes de prétextes pour s'y soustraire. Une année, ils se sentent pris tout-coup d'un attachement irrésistible pour un parent de la campagne, et vont passer le jour de l'an chez lui. Une autre année, ils trouvent la ressource encore plus sûre d'un deuil récent. Quel est celui qui n'a pas quelques douzaines d'oncles, de tantes, de neveux, de nièces, de cousins, de cousines. Sur le grand nombre, il en meurt toujours quelqu'un dans le cours de l'année. Souvent on n'a pas assisté à ses funérailles, ni même connu son décès. Mais, vers Noël, on commence à s'informer; on apprend qu'il est décédé. Pris subitement pour lui d'une affection rétrospective, on prend le deuil pour jusqu'à la fin de Janvier.

Il faut avouer que les visites du jour de l'an sont parfois une chose bien ennuyeuse. Je suppose, par exemple, que vous êtes obligé de les faire au milieu d'une tempête de neige. Vous entrez, de temps en temps, dans une maison, et vous y restez juste assez de temps pour que la neige fonde sur vous et vous trempe jusqu'aux os. Vous sortez avant d'avoir eu le temps de vous sécher, et vous retournez au froid. Cinq minutes après, l'eau dont vos habits sont imbibés s'est convertie en une crasse de givre, qui va servir d'assise à une nouvelle couche de neige. Lorsque vous rentrez chez vous, vos visites terminées vous en avez pour une heure à vous faire dégeler.

Si encore on prenait votre sort en pitié dans toutes les maisons où vous allez ! Mais souvent, vous voyez la dame de la maison faire la moue au spectacle de ses tapis gâtés par la neige que vous avez apportée avec vous. Le moins que vous puissiez attendre, est de voir les demoiselles rire de la triste figure que vous faites, la barbe et les cheveux couverts de neige, ayant la mine du dieu des frimas.

Un autre ennui des visites du jour de l'an, c'est que vous trouvez quelquefois des dames qui veulent faire les choses en grande cérémonie. Le domestique vous conduit au salon avec autant de solennité qu'un enfant de chœur qui accompagne son curé dont il va servir la messe. En entrant, vous apercevez madame assise sur le bout de son sofa, qu'elle tâche de toucher le moins possible. Elle est gantée de lilas ou de blanc, comme pour un mariage ou pour un bal du gouverneur. Elle vous salue avec autant de gravité que si vous étiez un St. Sacrement. Elle vous invite à vous asseoir, mais elle le fait seulement de la main, avec un air qui veut dire : ne soyez pas longtemps, et prenez garde de gâter la chaise. La conversation commence. Vous souhaitez à Madame les *compliments de la saison*. (C'est le style des grandes cérémonies). Elle vous rend vos souhaits. De quel sujet parler avec une pareille statue de glace, si ce n'est du froid, de la neige et du pont de glace ? Que deviendraient les visites de cérémonie si ce pont n'existait pas ? On peut dire qu'il est le pont aux ânes de ces visites : il fait le fond des neufs dixièmes des conversations qu'on y tient.

Peste soit des visites de cérémonie ! Les dames qui s'y prêtent mériteraient de ne recevoir que des individus comme un que je connais, lequel fait ses visites en bottes vernies et en gants jaunes, mais en ayant dans sa voiture des chaussons de lisière et des mitaines d'original.

Quelquefois vous êtes reçus à la porte par une servante à laquelle il ne manque que la chaudière et les haillons, pour avoir l'air des sorcières de Macbeth. Elle ouvre lentement, avec le regard défilant d'un chien de garde, comme si elle avait peur de vous voir entrer pour voler l'argenterie. Sans attendre que vous ayez dit un mot, elle se hâte de vous hurler : *Madame ne reçoit pas*, et referme la porte avec tant de raideur, que vous êtes à deux doigts de vous y faire prendre le nez.

Mais il y a quelque chose de pis que les visites de cérémonie et les visites où vous êtes reçu par un Cerbère en jupons : ce sont les visites malgré vous. Vous allez demander un ami, sûr de ne pas le rencontrer parce qu'il aura eu l'esprit de se dire absent. Car vous savez que si vous le rencontriez dans une visite de cérémonie, lui que vous voyez familièrement tous les jours, vous auriez l'un en face de l'autre l'air de deux chiens de falence. La domestique, qui n'a pas compris, insiste à vous faire entrer, et vous voilà à vous regarder tous deux.

Dans une autre maison, vous demandez monsieur. La servante comprend madame, et vous fait entrer. Vous vous trouvez en face d'une dame que vous n'avez jamais vue. Que faire ? Vous excuser en accusant la portière ? Ce serait bête. Causer avec la dame ? Mais, ne la connaissant pas, vous êtes exposé à toute sorte de quiproquos. Enfin, vous réussissez à vous échapper, maudissant les servantes sourdes ou imbéciles.

Voilà bien du mal dit des visites du jour de l'an. Et pourtant, l'avouerais-je ? non seulement je ne les vois pas arriver avec répugnance, mais je les attends avec plaisir ; je les considère comme une des meilleures coutumes de ce monde, qui en a de si absurdes et de si ennuyeuses.

D'abord, il y a les visites chez les intimes, avec lesquels on aime toujours à se rencontrer. On a deux fois plus de plaisir à les voir ce jour-là que de coutume. On leur est reconnaissant du plaisir qu'on en a reçu dans le passé, et l'on se promet de nouveaux moments de bonheur avec eux dans l'avenir.

Parmi ces amis intimes, il y a des dames auxquelles on a le droit de souhaiter la bonne année à la française. Beaucoup de ceux qui crient le plus fort contre les visites du jour de l'an, en feraient cinq cents pour le plaisir de deux ou trois faites de cette manière. Je me rappelle, qu'étant à Paris, je pensais ainsi à la jolie fille de mon propriétaire. Et pourtant, pour arriver au velours de ses joues roses, il me fallait passer sur le jaune parchemin des joues de sa mère, et même (je frissonne d'horreur, rien que d'y penser !) sur le cuir tanné des joues de son père. Ai-je besoin de dire combien un baiser ainsi assaisonné perdait de sa saveur ? Qu'est-ce donc, lorsque, comme en Canada, on a le dessert sans avoir à le faire précéder d'une pareille moutarde.

Les visites du jour de l'an fournissent l'occasion de revoir bien des personnes que l'on aime à rencontrer, mais que l'on ne verrait pas autrement. Combien, par exemple, de dames charmantes chacun de nous a connues avant leur mariage. Souvent ç'aura été d'une manière parfaitement désintéressée, sans avoir eu pour elle autre chose qu'une respectueuse et douce amitié. Quelquefois un sentiment plus tendre a été forcé de se transformer par la crainte de n'être pas partagé. Mariées, ces dames se sont dévouées au bonheur de leurs maris et à l'éducation de leurs enfants. Elles ont presque renoncé au monde. A peine les avez-vous quelquefois entrevues et saluées dans la rue. Quel plaisir d'aller leur faire visite au jour de l'an ! Vous renouez la chaîne des jours passés. Vous parlez du beau temps de la jeunesse ; vous vous informez de la petite famille que vous ne connaissez pas encore. Votre hôtesse se console d'avoir vieilli, en vous montrant trois ou quatre enfants aux cheveux bouclés, qui rappellent la beauté et la grâce de leur mère.

Sans les visites du jour de l'an vous finiriez par devenir complètement étrangers à ces personnes, et vous ne connaîtriez jamais leurs enfants. Ces visites sont comme un moyen d'arroser les fleurs d'anciennes amitiés, fleurs qui, sans cela, ne tarderaient pas à se faner, à se dessécher et à être emportées par le tourbillon du monde et des affaires.

S'il y a les visites guindées, compassées, à l'étiquette aussi sévère que ridicule, il y a aussi les visites sans autre cérémonial que celui strictement exigé par les convenances. A côté des dames qui vous reçoivent avec une figure de Notre-Dame des Sept Douleurs, il y a les dames à l'air dégagé, au visage souriant. Si elles ne vont pas au-devant de vous à la porte du salon, elles vous accueillent avec un sourire qui veut dire : Entrez, entrez donc vite ; que je suis heureuse de vous voir ! Et elles vous font asseoir près d'elles. Il ne leur vient pas à l'idée de vous parler du chaud, du froid, ou du pont de glace. Elles ont tant d'autres sujets de conversation plus intéressants. Elles s'informent de votre famille, vous donnent des nouvelles de la leur, parlent des amis, de ce qui leur est arrivé dans le cours de l'année, etc. C'est un feu roulant de questions, de réponses, de traits d'esprit, de gais-propos, d'anecdotes, de souvenirs. Vous vous amusez si bien, que vous êtes en désespoir, lorsque l'arrivée d'un nouveau visiteur vient vous rappeler que vous avez d'autres visites à faire.

Combien de fois n'a-t-on pas vu des mariages ébauchés dans les visites du jour de l'an. Un jeune homme a remarqué une jeune fille dans la rue. Il se joint, pour faire ses visites, à quelqu'un qui va dans sa famille. La connaissance se fait. Si le nouveau visiteur a plu à la jeune fille, elle le salue à la première rencontre. Il peut maintenant lui parler s'il la voit dans un salon, et les voilà lancés sur le chemin qui conduit au pays du Tendre, (comme disait mademoiselle Scudéry.)

En faisant les visites du jour de l'an, on respire partout comme un parfum de sentiments délicats, de douces émotions. On prend part par la pensée, aux scènes de bonheur qui ont eu lieu le matin lorsque la famille s'est souhaité la bonne année et donné des étrennes. On en voit encore des vestiges : un enfant a oublié son tambour ou sa poupée dans le salon, pour aller s'amuser avec un autre des nombreux jouets qu'il a reçus.

Les visites que je viens de peindre, ce sont presque toutes les visites du jour de l'an qui se font à Québec. Quelques dames essaient bien le genre solennel, mais le plus grand nombre dédaignent ce ton de parvenues. La plus grande cordialité, un sans-gêne élégant, une gaieté qui se lit sur les figures y règne presque toujours. D'ailleurs, la manière dont les salons sont disposés y prête. Presque tous sont situés au second étage. Pour s'y rendre il faut parcourir presque toute la maison. Comment ne pas recevoir avec cordialité, un visiteur qu'on fait ainsi pénétrer jusqu'au fond du sanctuaire de la famille ?

Je n'ai parlé que du côté aimable des visites du jour de l'an. Mais que ne pourrait-on pas dire aussi de leur côté sérieux, de leur utilité sociale ? Elles sont l'occasion d'une foule de réconciliations, de rapprochements qui, sans elles, n'auraient jamais lieu. Elles adoucissent les mœurs et rendent les relations plus agréables. Combien de fois ne vous est-il pas arrivé de vous quereller avec un ami pour un rien ? Ce petit nuage n'a pu laissé entre vous aucun sentiment de rancune, il n'a pu détruire l'estime que vous aviez l'un pour l'autre. Le premier moment d'humeur passé, chacun de vous se dit : quel fou j'ai été de me chicaner pour si peu de chose. Tous deux vous voudriez renouer les relations d'autrefois ; mais l'amour-propre vous empêche de faire les premières avances. Vous resteriez ainsi jusqu'à ce que tout vestige de votre ancienne amitié fût disparue. Mais vous vous rencontrez dans un groupe en faisant des visites du jour de l'an, vous vous saluez et vous serrez la main entraînés par l'exemple. Chacun de vous se hâte d'aller faire visite à l'autre ; c'est à qui l'emportera en bons procédés, pour faire oublier les torts qu'il se reproche. Et voilà une amitié plus solide que celle qui existait auparavant.

Franchement, si l'usage des visites du jour de l'an n'existait pas il faudrait l'inventer. Sans lui, ceux d'entre nous qui ne sont pas dévôts deviendraient des brutes dépourvus d'âme, sinon de pures machines à brasser la matière. Si elles sont l'occasion de quelques ennuis, elles sont quelques-uns des plus agréables moments, la source de quelques-unes des plus pures et des plus délicieuses jouissances de la vie. Elles rafraîchissent l'âme et rajeunissent les sentiments. Aux jeunes elles font penser à la vieillesse. Aux vieillards elles appellent d'heureux temps qui ne sont plus. A tous elles procurent, une fois par année, l'occasion d'oublier le monde des intérêts, des passions sordides, et de vivre de la vie du cœur et des plus nobles sentiments de la nature humaine.

Québec, 1 Janvier 1873.

QUELQUES VERS POUR SALUER LA "PRIME."

JÉSUS AU MILIEU DES DOCTEURS.

(POUR "L'OPINION PUBLIQUE.")

Il est là, discutant au milieu des docteurs :
Sa céleste beauté lui gagne tous les cœurs,
Et les sacrés accents que ses lèvres épanchent,
Touchent l'âme, vers lui divinement la penchent,
La font vibrer plus que, sous ses doigts inspirés,
Du barde de Solyme aidant ses chants sacrés,
Aurait vibré la harpe. Il parle, et la sagesse
Résonne dans sa voix avec calme et tendresse,
Brille sur son front pur, sur son front d'Homme-Dieu,
Et rayonne par lui dans cet auguste lieu ;
Et la foule étonnée avec respect contemplant
Cet Enfant de douze ans discourant dans le Temple,
A toutes questions d'un seul mot répondant,
Et par les siennes, lui, chaque fois confondant
Les prêtres, les docteurs à la face ridée,
Oracles sans appel de toute la Judée.

Mais voilà qu'une femme au regard tendre et doux
Sur le seuil apparaît avec son noble époux,
Vers l'Enfant de lumière avec transports s'approche,
Et lui fait ce touchant et maternel reproche :
" Mon fils, nous vous cherchions, hélas ! depuis trois jours,
Pourquoi nous quittiez-vous, ô Jésus nos amours ?"
Mais lui — Vous le savez, ma virginalle Mère,
Il faut que je travaille ici-bas pour mon Père —
Ils partent cependant, l'étoile disparaît
Du lieu qui de son jour à grands flots s'éclairait,
Et Marie et Joseph qu'accablait la tristesse,
Ravis d'une ineffable et profonde allégresse,
Ramènent avec eux leur adorable Enfant
Qu'ils vont presser encor sur leur cœur triomphant ;
Et lui, soumis, se hâte, et sa tête s'incline
Aux douces volontés de sa Mère divine
Et du chaste Joseph, son père, son gardien.
— Oui, Jésus, poursuivez votre rude chemin.....
Le sentier est bien long d'ici jusqu'au Calvaire !.....
Vous n'avez pas encore vidé la coupe amère
D'angoisses, de douleurs, de souffrances, de fiel
Que garde pour vous seul votre Père du ciel.....

LISE DU ST. LAURENT.

22 Décembre, 1872.

EDUCATION.

Le 17 courant, M. Julien Giroix, de la Rivière Beaudette, pour exprimer sa satisfaction à l'instituteur M. J. E. Juaire, lui présentait la somme de \$20.

Le printemps dernier nous avions aussi le plaisir de voir dans les colonnes de la *Merveille* que MM. Julien Giroix, P. Langlois, et C. McPherson avaient présenté à M. J. E. Juaire, instituteur, la jolie somme de \$30, aussi pour encouragement.

Cela fait vraiment honneur à la Rivière Beaudette. Il serait à désirer, pour le bien de l'éducation, que les hommes comme M. J. Giroix, etc., fussent plus nombreux dans nos campagnes ; car, comprenant l'importance qu'il y a d'avoir de bons instituteurs, ils s'efforceraient d'en avoir de bons et ne reculeraient devant aucun sacrifice pour leur donner de l'encouragement. A la campagne, le traitement d'un instituteur formé aux écoles normales n'excède presque jamais la somme annuelle de \$300, et de cette somme il lui faut \$18 à \$24 pour le chauffage de l'école. Quant aux instituteurs diplômés par les bureaux, à part quelques exceptions, ils ne peuvent aspirer à plus de \$200 par année.

Je connais un instituteur qui a une famille de 7 enfants et dont le traitement n'est que de \$150 par année. Avec cela, je crois que l'instituteur qui négige son devoir n'est pas en conscience.

Nos voisins (les Américains) comprennent mieux : l'on y voit le traitement d'un instituteur s'élever de \$700 à \$1,200, et les institutrices de \$300 à \$700.

L'on ne peut pas dire d'eux, ce que je voyais dans une revue américaine publiée en 1866 que "out of the large cities, in Canada, few are able to read and write." Compliment pas très flatteur.

Votre très humble serviteur,

J. E. BRIAIRE.

REVUE ÉTRANGÈRE.

Les événements de la semaine dernière ne méritent pas l'honneur d'une revue. Les deux seules choses qui méritent d'être mentionnées sont une allocution dans laquelle le Saint Père dit que l'Europe dormait sur un volcan et la nouvelle que le gouvernement prussien persécute de plus en plus les catholiques, et en particulier les journaux qui ont publié l'allocution du pape.

NOS GRAVURES.

JAUGE ÉTROITE DU "GREAT WESTERN."

On sait que les Américains ont jugé à propos d'adopter presque partout sur leurs lignes de chemins de fer, une jauge plus étroite que celle dont on se sert dans quelques autres pays. Pour lier nos lignes de chemins de fer aux leurs, en Haut-Canada surtout, on a été obligé d'adopter leur jauge. C'est ainsi que le *Great Western* pour faire la connexion à ses deux extrémités avec les chemins de fer américains a été obligé de laisser l'antique jauge de 5 pieds et demie pour celle de 4 pieds 8 pouces.

POMPE À INCENDIE.

Voilà une espèce de pompe destinée à rendre de grands services dans un pays comme celui-ci. Les expériences qui ont été faites ont prouvé l'excellence de l'idée qu'on a eu d'employer la vapeur dans les pompes à feu comme force motrice à la place des bras. L'avantage de ces pompes consiste en ce que l'eau est lancée avec beaucoup plus de force que par les bras et qu'étant réchauffée, elle ne gèle pas, dans les tuyaux comme cela arrivait en hiver. Quant au mécanisme c'est le même que celui des machines à vapeur dont on se sert pour les bateaux et les chars.